

FABRICE REBEYROLLE

Ce qui se risque sur le papier n'a rien à voir avec ce qui se joue sur la toile. La chambre, la piste ou l'arène, n'est pas la même: l'étreinte, la danse ou le combat ne sera pas semblable. La toile est le lieu des repentirs, le papier celui des audaces.

La musique est toujours de Fabrice Rebeyrolle, qui se reconnaît à la rugosité de ses timbres, l'étouffé de ses lumières simples et par sa propension, surtout, à couler vers les estuaires du silence. Mais ici, sur l'instrument du papier, le soliste improvise.

Tout commence horizontalement. le papier à plat sur le sol ou une table. Le geste est alors libre, disponible aux élans, presque pur, innocent en tout cas du crime d'intention. Tout doit pouvoir venir, à condition de ne pas insister. La couleur, la lumière. l'ambiance et la présence. tout n'est encore que du flux sur des fibres. En ces premières phases, l'accident peut encore proposer ses solutions. le chaos chanter son bruit de fond. Le terrain est abandonné à toutes spontanités. aux caprices des matériaux comme aux humeurs de l'artiste.

Cette œuvre est un laisser-faire.

D'abord, elle est un laisser.

Qu'advienne ce qui peut advenir "Tout ce qui arrive est adorable", s'unissent à dire les sagesse augustinienne et taoïstes.

Ensuite, elle est un faire. Désormais le travail est vertical, le papier redressé. Désormais. confrontation, et même affrontement. Ce qui était venu était trop adorable, justement, et trop immédiatement. C'était le "vieux mur" de Vinci, en les accidents et fissures duquel on peut tout reconnaître, tout voir, tout admirer, toujours et à coup sûr

Mais l'art n'est précisément pas un concours de circonstances. ceux auxquels on gagne à tous coups.

C'est pourquoi, après avoir accueilli, Fabrice Rebeyrolle en un second temps refuse, masque, rature, élimine. Il lui faut renvoyer au doute ce qui trop clairement était venu, renoncer aux séductions qui s'étaient proposées. sacrifier même la séduction sur l'autel de la réduction.

Réduire, en effet, simplifier, toujours chercher le plus petit commun dénominateur de la forme et de la matière, telle est la conception de l'abstraction chez cet artiste.

Sa volubilité naturelle l'inclinerait à tout laisser se dire, par transparences ou alluvions discrètes, par coulées et téguments, par moraines et spicules. La matière à elle seule en sait déjà si long sur le monde qu'il suffirait de laisser s'exprimer ses innombrables allures et apparences.

Tentation dangereuse à laquelle Fabrice Rebeyrolle ne cède pas.

Car certaine aspiration au silence et à la contemplation le porte heureusement à assourdir ce brouhaha, à imposer son langage à ce bruit. Il ne convient de dresser la table des matières qu'à la condition d'y adjoindre les sièges de l'esprit: les lignes, les signes, marelles, fenêtres, ordres et balises auxquelles nous unissent, comme il le dit et le montre, des "affinités secrètes".

C'est à les manifester, en unissant le fracas des séismes à la mélodie des partitions, que s'est vouée cette œuvre.

L'art devient ici l'unique façon de faire que la matière donne à l'esprit connaissance de lui-même, sensation de sa nature, émotion de sa présence.

Il est ivresse réciproque, de la conscience saisissant l'univers et de celui-ci s'éployant en celle-là.

Gérard Barrière
10 novembre 1991